Quatre heures de l'après-midi

Le lieutenant Victor Dauterive poussa son cheval au trot jusqu'au sommet d'un faux plat, jusqu'à ce que son regard embrasse tout le paysage. À mesure qu'ils approchaient du but, son inquiétude augmentait. Bientôt dix jours qu'ils chevauchaient sans discontinuer, de l'aube à la tombée du jour. Les journées commençaient à s'allonger, mais ils évitaient de voyager la nuit pour limiter les risques. Ce n'était pas la seule précaution : en plus d'une douzaine de gendarmes, l'escorte comptait autant de dragons à cheval, des soldats aguerris issus de la vieille armée royale.

Après leur départ de Metz, ils avaient gagné Paris, ne s'arrêtant que le soir dans les relais de poste pour se reposer et soigner les bêtes. Arrivés à la capitale, que l'officier retrouvait après quatre mois d'absence, ils s'étaient aussitôt rendus dans les bureaux du ministère de la Guerre pour prendre en charge leur précieuse marchandise : quatre mille écus en or, huit mille en argent, et quarante mille livres en papier-monnaie, un trésor de cinq cent mille livres, la paye de l'armée du Nord. Tout cela avait été chargé sous bonne garde dans une berline

légère, et ils étaient repartis dès le lendemain, sans que Victor puisse voir quiconque à Paris.

Le voulait-il vraiment ? Il n'en savait rien. Sa vie d'avant lui paraissait bizarre, lointaine, celle d'un étranger dans un pays oublié. La nostalgie l'avait gagné lorsqu'ils étaient arrivés sur les hauteurs de la capitale, peu après la forêt de Bondy, découvrant l'immensité brune des toits, ses fumerolles, le ruban d'argent de la Seine chargée de bateaux. Vers l'ouest, quelques hameaux s'accrochaient à une barrière de collines, le jeune homme devinait Auteuil, où son amie l'écrivaine Olympe de Gouges habitait une maison, rue du Buis.

Il se souvenait de son départ pour l'armée, l'hiver précédent, de son envie brusque de ne plus suivre son mentor, La Fayette, de rester à Paris pour commencer une autre vie, dans laquelle l'écrivaine aurait eu une autre place. Laquelle exactement, il n'aurait su le dire. Après tout, il avait à peine vingt ans, et elle, le double, et même si leurs yeux se parlaient, même s'ils sentaient qu'autre chose était possible, Olympe avait toujours repoussé ses avances, ne voulant pas détruire leur amitié pour d'improbables amours.

À présent, Paris était loin et il n'y pensait presque plus. La veille au soir, en arrivant à Verdun, ils avaient appris la nouvelle que tout le monde attendait depuis des mois : Louis XVI avait déclaré la guerre au roi de Bohême et de Hongrie (en fait à l'empereur d'Autriche) devant une Assemblée nationale enthousiaste. Le sort de la Révolution se jouait maintenant sur le champ de bataille, face aux Autrichiens et à l'armée des émigrés. C'était grandiose et terrifiant, étrange aussi, car lorsqu'ils avaient quitté la citadelle au matin, tout était d'un calme absolu, figé dans une routine éternelle ; les paysans dans leurs champs, collés à la terre, les collines verdoyantes de

Lorraine traversées en ligne droite par la grand-route bordée de villages aux maisons pauvres.

Le galop d'un cheval fit se retourner le gendarme. À cinquante pas devant lui, il reconnut la frimousse de Joseph, les joues rosies par la course, les traits marqués de peur et de dégoût. Le garçon d'une dizaine d'années, qui le servait comme valet depuis l'été précédent, forçait l'allure de sa monture.

Le cœur du lieutenant s'accélérait. Il inspecta l'horizon, sans rien y remarquer à part un petit bois dans un repli que traversait la route. Il poussa Gris-Poil vers Joseph et s'empara des rênes de son cheval, qui soufflait et virait, l'œil fou.

— On m'a tiré dessus, dit le garçon qui tremblait de tous ses membres. Là...

Il montrait le pli du terrain où disparaissait la chaussée, à trois cents pas de là. Une ligne d'arbres masquait l'autre versant.

— Qui t'a tiré dessus ?

— Je *savans* pas. Quand je suis arrivé là-bas, j'ai vu des gens dans les fourrés. Après, ils sont partis.

— Combien ?

Joseph secoua la tête. Peu à peu, il reprenait des couleurs. Victor n'avait pas voulu qu'il soit armé, comme la plupart des enfants de troupe. Pour qu'il le suive aux armées et dans ses missions, il lui avait fait signer un engagement de huit ans, c'était l'usage. Ainsi le petit Joseph était-il officiellement tambour, même s'il ne touchait jamais à cet instrument. Victor lui avait fait confectionner un uniforme de garde national – veste bleue à revers et parements écarlates, culottes, guêtres noires et souliers sur mesure, car l'enfant était boiteux. Avec le bonnet de police bleu à longue flamme orné d'un pompon d'argent, tout cela lui allait très bien.

Excellent cavalier, le garçon avait accompagné Victor comme éclaireur presque tout l'aller-retour. Tous deux chevauchaient une demi-lieue en avant de la voiture et de son précieux chargement, inspectant la route et ses abords. Jusqu'à présent, tout s'était fort bien passé.

Le lieutenant continuait à observer le petit bois, où rien ne bougeait. Et toujours personne à l'horizon, et pas un bruit. Cependant, il sentait l'anxiété le gagner.

Les traits élégants et la bouche sensuelle, le regard azur un peu rêveur, il était mince, les épaules carrées et les mains nerveuses, mesurait cinq pieds six pouces¹, la taille minimum pour intégrer cette *Gendarmerie nationale*, qui depuis plus d'un an remplaçait l'ancienne maréchaussée. Il se dégageait de lui un mélange étonnant fait de naïveté, de mélancolie et de violence contenue.

— Très bien, dit-il en sortant un pistolet de ses fontes. (Mais il dut s'éclaircir la voix.) Je vais aller jusqu'au bois. Joseph, tu restes là. Si tu vois que ça ne va pas, fais vite demi-tour et préviens le lieutenant Vacquier. C'est compris ?

Vacquier était le vieil officier de gendarmerie qui commandait le convoi, brave homme, ancien chasseur à cheval à l'accent rocailleux du Sud-Ouest. Joseph répéta les consignes, tout raide sur sa selle. Le lieutenant lui tendit son arme.

— Et ne t'en sers que si on s'en prend à ta vie. (Il ne put retenir un sourire – et il lui tapota l'épaule) Ne fais pas cette tête, bon sang. Tu as dû tomber sur des déserteurs ; ils sont sûrement partis maintenant.

Il fit volte-face et piqua gentiment des deux vers le bois. L'inquiétude le reprenait. Devant lui, tout était immobile, seuls résonnaient les sabots de Gris-Poil.

1. 1 m 70.

Le jeune homme plissa les yeux, prit son deuxième pistolet et l'arma, le souffle plus rapide.

La largeur de l'encaissement – plus de cinquante pas, entièrement comblé d'épais bosquets – le surprit. Il abritait un chemin que la grand-route coupait en deux. Le lieutenant crut entendre un pas. Il fit tourner son cheval brusquement. Hormis Joseph, à deux cents pas sur la chaussée, tout était désert.

Avait-on *vraiment* tiré sur lui ? Après tout, ce n'était qu'un enfant. Lui-même avait à peine vingt ans ; il se souvenait très bien de ses propres terreurs quelques années plus tôt. Un jour, comme il se rebellait face à son père, celui-ci l'avait enfermé dans le sous-sol du vieux château familial. Tout était sombre, humide, les murs pleins de toiles d'araignées et de crasse accumulée. Il avait beau ouvrir les yeux, il ne voyait plus rien ; le moindre grincement, le moindre courant d'air se transformaient en monstres dans son esprit. La terreur s'était installée, il avait hurlé en sentant une souris frôler son pied nu.

Il traversa le vallon. De l'autre côté, la route de Metz traçait une grande courbe au milieu des champs, juxtaposés comme autant de pièces de tissu ; on voyait dans le lointain un clocher gris et carré, des paysans minuscules sous un soleil calme. De retour dans le bois, il prit le chemin qui rétrécissait et s'emplissait de boue au fil de la pente. En bas après un coude, le layon se perdait dans une étendue d'eau, une sorte d'inondation.

Tout était sombre et calme, avec une odeur douceâtre de sous-bois et d'eau stagnante, le pépiement et les mouvements des passereaux. Comme pour compléter cette espèce de nature morte, un cadavre gisait sur le ventre, noyé au beau milieu de la mare.

*

Il y avait bien eu un coup de feu, mais ce n'était pas sur Joseph qu'on avait tiré. S'agissait-il d'une embuscade avortée ? En principe, le transport de la caisse de l'armée avait été tenu secret. Mais les relais de poste hébergeaient toutes sortes de mouchards. L'un d'eux aurait pu surprendre l'information et la communiquer à des complices qui n'auraient plus eu qu'à monter un guet-apens, plus loin sur la route.

Abandonnant le mort, l'officier remonta en selle et galopa jusqu'à Joseph pour lui ordonner de faire stopper le convoi là où il se trouvait et de se mettre en défense. Puis il regagna le bois.

Il lui fallut quelques minutes pour tirer le corps jusqu'à un endroit sec – il pesait le poids d'un âne mort. Il le retourna sur le dos, lui faisant dodeliner la tête. L'homme, encore chaud, avait une trentaine d'années, le visage rond, presque enfantin, mais figé dans une expression de surprise, sa bouche gourmande maculée de sang.

L'habit militaire bleu se complétait d'un pantalon tricolore, comme ceux des patriotes des faubourgs. Ses pieds étaient nus, mais il avait le ventre gras et les mains soignées, comme un artisan à l'aise. Avait-il été agressé par des déserteurs ? Ces derniers l'auraient assassiné, puis dépouillé de ses chaussures...

Dauterive s'accroupit, frotta les boutons en laiton couverts de boue pour en découvrir les inscriptions :

DISTRICT DE PONTOISE
LA NATION
LA LOI
LE ROI

Un *volontaire national*, donc. Depuis son arrivée à l'état-major de La Fayette, Victor en avait croisé des

centaines dans Metz et ses environs, venus de tout le royaume. Ils appartenait à la *Garde nationale*, cette milice bourgeoise créée dès juillet 1789 (pour en faire partie, il fallait être citoyen actif, c'est-à-dire imposable, et ne pas être domestique). Certains bataillons ressemblaient presque à des unités de métier. D'autres étaient rongés par les désertions, leurs soldats allant pieds nus et sans armes, leurs officiers élus des beaux parleurs et des soiffards.

L'officier découvrit dans une poche le médaillon peint d'une jeune femme aux cheveux poudrés et aux joues roses, la bouche vermeille, le cou orné d'un ruban et d'un camée. Sa femme, ou sa fiancée, qui avait dû pleurer en le voyant partir, qui avait peut-être essayé de l'en dissuader. Soudain attristé, le lieutenant observait cette figure pleine et gourmande à la bouche souillée bêtement ouverte, aux yeux ternis.

Une balle l'avait frappé en plein milieu du dos. Au bord de l'orifice, le tissu était déchiqueté et brûlé, tout comme les chairs. Un coup à bout portant. Victor frissonna de dégoût en remarquant l'eau rougie de la mare. Touché à un organe vital, le bonhomme s'était vidé de son sang par la bouche.

Il ne trouva ni argent ni papiers militaires, juste un peigne en écaille et des ciseaux d'argent, puis un billet plié en huit que l'eau avait épargné.

Il le déplia.

Départ de Paris le 18 ou 19, route de Metz en passant par Verdun.

10 gendarmes, 12 hussards.

D. sera sur place, il fera signe.

Notre homme : le lieutenant.

Il contracta les lèvres, préoccupé.

Un simple mouchard, posté dans une auberge, n'aurait pas écrit un tel billet. Il aurait directement transmis l'information à ses complices. Surtout, il ne se serait pas trompé sur les soldats de l'escorte : ce n'étaient pas des hussards, mais des dragons. Et il y avait douze gendarmes et non pas dix. L'auteur des lignes connaissait donc l'existence du convoi *depuis son départ de Paris*. Pire, il y disposait sans doute d'un complice :

Notre homme, le lieutenant.

Ce ne pouvait être lui : il n'était l'*homme* de personne, à part celui de La Fayette, qu'il servait fidèlement depuis plus de deux ans. Était-ce Vacquier, le vieil officier qui commandait le convoi ? Et qui était ce D. ? *D. sera sur place, il fera signe.*

Un sentiment de malaise prenait le jeune homme, l'impression d'une menace diffuse. Il sursauta en entendant une cavalcade sur la chaussée. D'après le bruit, ils étaient quatre ou cinq. Ils ralentirent et Dauterive comprit immédiatement qu'ils étaient à sa recherche. Et il était seul, armé de son sabre et d'un unique pistolet.

Il recula de quelques pas, le souffle court. Plus loin, le chemin s'enfonçait dans le bosquet, impraticable à cheval. Il sortit son pistolet, en releva le chien, tremblant d'énervement. Sur la route, les cavaliers avaient mis pied à terre ; ils parlaient tranquillement en écartant les branches, se dirigeant droit sur lui. Il abandonna Gris-Poil et tenta de quitter le chemin pour le bois, mais l'humidité rendait tout glissant.

Des silhouettes apparurent à vingt pas. Des hommes en bleu.

Victor s'efforça de calmer sa respiration, visa à travers les branches. Puis il se ravisa et dégaina son sabre.

—Et alors, c'est comme ça qu'on accueille ses camarades ?

Le jeune homme reconnut la voix et la silhouette trapue d'un gendarme de l'escorte, un sous-officier d'une cinquantaine d'années, la face large et ridée, la moustache grise et les yeux durs. Il n'avait même pas sorti son arme. Deux cavaliers le suivaient, mousquet au bras.

Victor replaça sa lame au fourreau, entre honte et soulagement.

—Vacquier nous a envoyés par ici au cas où, dit le maréchal des logis qui parut ignorer l'émoi du jeune homme (par charité mais sûrement aussi par respect pour son grade). Qui est-ce ?

Du menton, il désignait le corps. Dauterive grommela une vague explication, et ils le soulevèrent pour l'allonger en travers de la croupe d'une des montures. Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient en vue du hameau où le convoi s'était arrêté, une dizaine de maisons, de part et d'autre de la grand-route, en haut d'une montée. Un groupe de cavaliers fermait l'accès. Ils ne parurent pas surpris en découvrant le cadavre qui ballottait à l'arrière d'un cheval.

Quelque chose d'inhabituel s'était passé ici aussi. La berline où l'on transportait l'or et les bagages était invisible, et cinq ou six paysans se tenaient devant une des maisons, sous bonne garde. Ils ôtèrent leur chapeau en voyant arriver le lieutenant. L'un des militaires prit par le col un petit vieux haut comme trois pommes, tout ridé et édenté, les yeux larmoyants, et le poussa devant Dauterive.

—Alors, imbécile ! Explique un peu ce que tu as fait !

Mais le paysan se taisait. Tandis que le lieutenant confiait les rênes de Gris-Poil à Joseph, le gendarme raconta que cet *imbécile* avait coupé la route de l'escorte

avec sa foutue charrette. Alors, le cheval du lieutenant Vacquier s'était emballé, et voilà, il était tombé de selle et s'était cassé la patte, et ce n'était pas beau à voir, sacré nom de Dieu ! Du coup, ils avaient arrêté le convoi et caché la voiture entre deux maisons.

Et il punctua son récit d'une nouvelle bourrade. Le paysan courba le dos, et Victor se dit que la Révolution était encore loin d'avoir changé la vie de tous les citoyens. Cependant, il sentit une vague de chaleur le parcourir. Il était désormais le seul officier de l'escorte, donc en charge de la commander. Ignorant les questions du maréchal des logis moustachu, il entra dans la chaudière où l'on soignait le vieux Vacquier.

Il n'y avait qu'une pièce étriquée, le sol de terre battue, les murs en torchis, du papier huilé aux carreaux, et tout cela sentait la sueur, la soupe et l'âcreté de l'étable. Le lieutenant Vacquier avait été installé sur l'unique couche, un lit clos où toute la famille devait dormir. Une vieille et la maîtresse de maison se tenaient à côté de lui, de la charpie à la main, soumises et indifférentes.

Le visage du vieil officier semblait vidé de son sang, ses traits contractés dans une indicible souffrance, il avait l'air d'être plus vieux de dix ans. Sa jambe droite tremblait, nue jusqu'au genou – on avait découpé la botte, les culottes et les bas. À l'aspect de la blessure, Victor pâlit. Le reste du dîner du midi remonta d'un flot de l'estomac, il se contint à grand-peine. Juste au-dessus de la cheville, l'os du tibia sortait tout droit de la plaie, cassé net comme une branche, sanguinolent. Le pied paraissait un objet étranger, formant avec la jambe un angle absolument anormal qui portait au cœur.

Vacquier aperçut enfin le lieutenant.

— Sacrée bête de paysan, hein ! Et voilà comment ça se finit. Ma j...

Il poussa un hurlement déchirant. La paysanne qui tentait de nettoyer sa cheville avait bondi en arrière, livide.

—Laissez ça, bon Dieu !

Un dragon l'envoya valser encore plus loin ; elle manqua de tomber.

Victor battit des paupières, le temps de reprendre ses esprits, car les regards des hommes commençaient à se tourner vers lui. Bien sûr, il n'était pas question d'évoquer le billet trouvé sur le cadavre, cela n'aurait pas servi à grand-chose.

Il sortit de la mesure, s'efforçant de faire bonne figure. Il envoya cinq hommes à l'entrée du hameau et autant à la sortie, avec pour consigne d'ouvrir le feu si jamais des cavaliers forçaient la route. Il fit cacher la voiture dans une grange, plaça des cavaliers dans les champs, de part et d'autre des maisons. D'un coup, tous les paysans avaient disparu, sauf les deux bonnes femmes de la maison.

Ces dispositions apaisèrent le lieutenant. Le maréchal des logis, celui qui l'avait rejoint dans le petit bois, l'observait d'un air impassible, quoiqu'un peu pâle.

—On ne va pas rester ici, dit Dauterive. Il est cinq heures de l'après-midi. Nous allons continuer la route jusqu'à Mars-la-Tour. C'est à une lieue et demie. Je vais demander des renforts à Metz et, en attendant, nous passerons la nuit là-bas.

Les yeux du vieux sous-officier s'étaient plissés, les veines palpitant à ses tempes.

—Des renforts, pourquoi ne pas les attendre ici ? Le village est facile à défendre. Et puis sauf votre respect, c'est le lieutenant Vacquier qui commande. On ferait peut-être mieux de lui demander son avis.

Le jeune homme détourna le regard. Un vertige le prenait, et de la colère aussi.

— Il n'est plus en état de commander. Nous partons dès que possible.

— On sera forcés d'installer le lieutenant dans la voiture et vous avez vu son état. On ne pourra pas forcer l'allure en cas de danger.

Le teint de Dauterive virait au rose.

— Nous serons à Mars-la-Tour dans moins d'une heure. Je ne discute plus.

Tournant les talons, il appela une paysanne afin qu'elle s'occupe de Vacquier. Gris de douleur, le vieil officier se mordait les joues jusqu'au sang pour ne pas hurler tandis que l'on bandait son horrible plaie, sous les regards désapprobateurs de quelques hommes de l'escorte.

Il finit par s'évanouir et on l'installa sur la banquette de la berline, les pieds calés sur la caisse bardée de fer qui contenait l'argent. On logea le cadavre face à lui sous une couverture, et cinq minutes plus tard le convoi reprenait la route.

Dauterive marcha en éclaireur avec Joseph, comme il le faisait presque toujours depuis Paris, en se demandant s'il ne se jetait pas droit dans la gueule du loup. Mais il avait trop de fierté pour changer d'avis à présent.

Sept heures du soir

Après l'hiver glacial, un brusque redoux s'était abattu sur le pays et la terre s'étendait à perte de vue, noirâtre et gorgée d'eau. Au loin, on devinait la ligne sombre des bois, en avant de Metz, mais le jeune homme n'y prenait pas garde. Il pensait toujours au billet trouvé sur le cadavre : *Notre homme : le lieutenant.*

Et si le lieutenant en question, *c'était lui* ? Il ferait partie d'un plan d'une manière ou d'une autre, à son insu bien sûr. Et qui était ce D. ? Il passa ses connaissances en revue, sans succès.

Vers sept heures, lui et Joseph arrivèrent à Mars-la-Tour, où se trouvait le relais de poste du Grand-Monarque, un bâtiment solide à l'aspect rassurant, le toit en ardoise haut et très pentu, le mur d'enceinte dépourvu d'ouvertures hormis le porche, pourvu d'une lourde porte en chêne. Prospère et animé, le village autour comptait une trentaine de maisons basses aux façades en colombage et torchis, de part et d'autre de la grand-route. Des paysans finissaient leur journée au cabaret, des commères regardaient passer la troupe au milieu d'enfants aux pieds nus avec un mélange d'inquiétude et de résignation. Neuf mois plus tôt, la tentative de fuite

du roi avait soulevé une peur immense (l'affaire avait échoué à vingt lieues de là, sur la route des Pays-Bas autrichiens). Avec cette guerre, on redoutait le retour des aristocrates et des évêques. Sans doute voudraient-ils se venger, recouvrer leurs anciens privilèges et forcer les propriétaires à rendre ces *biens nationaux* que l'Église avait été forcée de vendre aux citoyens.

La voiture arrivée dans la cour du relais de poste sous le regard d'une petite foule de curieux, Dauterive en fit descendre le vieux lieutenant, dans un fauteuil apporté de l'auberge. Il lui fit donner la meilleure chambre, au premier étage, et demanda qu'on appelle l'officier de santé du bourg, afin qu'il nettoie la plaie et le panse correctement.

La lourde caisse du trésor sortie à son tour, Gris-Poil dessellé et confié aux bons soins de Joseph, Dauterive convoqua les sous-officiers dans la salle de l'auberge pour leur donner ses ordres : des piquets de trois cavaliers seraient maintenus toute la nuit aux abords de la ville, une sentinelle serait postée à l'unique fenêtre de l'auberge donnant sur la rue. Deux hommes surveilleraient la caisse dans la chambre du lieutenant Vacquier, à l'étage. Toute l'armée comptait sur eux, aucune défaillance ne serait tolérée.

Les cavaliers s'éloignèrent, la mine grave. Puis tout le monde soupa rapidement, d'une bonne potée au cochon cuite au bouillon de thym, arrosée d'un vin de Moselle. Les militaires étaient les plus nombreux dans la salle mais ne parlaient guère.

Trois voyageurs venaient d'arriver, apportant avec eux la fraîcheur du soir. Le premier était un vieillard vêtu de noir, ses cheveux blancs formant une espèce de buisson argenté, l'allure d'un commis de bureau blanchi sous le harnais. Une femme les accompagnait, le visage voilé de

noir. Le troisième ôta son grand manteau et son chapeau rond à cocarde tricolore. Sa boucle d'argent à l'oreille droite rappela au gendarme le souvenir d'un assassin croisé autrefois, qui lui fit monter un goût de cendre.

Au soir, Dauterive envoya Joseph se coucher et entama une tournée. Tout était calme, lui dirent les sentinelles. À part quelques paysans isolés, personne ne passait sur la route. La campagne se teintait peu à peu de noir, les premières étoiles apparaissaient. Une chouette hulula plusieurs fois. D'un coup, le jeune homme se revit dix ou douze ans plus tôt, avant le collège, lorsqu'il écumait encore la campagne et qu'il montait seul au sommet du bois, près de Saulon. Il regardait le vieux château pendant des heures, assis sur ses talons, silencieux comme un animal à l'affût.

Et cela lui rappela le danger qui rôdait autour d'eux. On n'entendait rien, à peine le souffle du vent. À ses côtés, la sentinelle observait elle aussi l'horizon.

— Demain, lever à cinq heures, lui dit-il. Nous partons à cinq heures et demie.

Il regagna le village dans l'obscurité presque complète.

*

La berline était garée dans les écuries, sous la garde d'un militaire. Dauterive avait ordonné qu'on laisse le cadavre sous une couverture, à l'abri des regards. Il prit dans son portefeuille en cuir du papier et une mine de plomb, puis dégagea le visage du mort.

Il avait commencé à dessiner très tôt, alors qu'il était interne chez les oratoriens, et n'en avait jamais perdu le goût. Arrivé à Paris, il avait fait par hasard la connaissance du vieux Fragonard. Lequel l'avait présenté au peintre le plus célèbre du moment, Jacques-Louis David. Ce dernier lui avait même ouvert son atelier, au Louvre,

mais le lieutenant n'avait jamais pu s'y rendre régulièrement. Souvent, il rêvait de quitter la gendarmerie pour se consacrer à son art ; mais le cours des événements l'en avait toujours empêché.

En quelques traits, il dessina le contour des joues, puis les cheveux et le regard, tentant de rendre un peu de vie à cette face blafarde, à l'odeur déjà douceâtre. Ses talents de dessinateur s'étaient plusieurs fois révélés fort utiles lors de ses enquêtes. Un dessin en disait plus que cent mots, pensait-il. Surtout lorsque les signalements des repris de justice restaient si vagues dans les registres.

Quittant les écuries, il se heurta presque au vieux maréchal des logis.

— Je peux voir ça ? lui demanda ce dernier. Il venait d'allumer sa longue pipe en porcelaine.

Victor sentit ses joues le brûler. Le ton de Constant était sec, un peu désobligeant. Il le laissa pourtant examiner son croquis d'un air sceptique, comme il l'aurait fait d'un barbouillis d'enfant. Il le lui rendit avec une moue qui fit frissonner sa moustache.

— C'est un bon petit gars, votre Joseph.

Le tabac grésilla dans un éclair vermeil. Il recracha sa bouffée d'un air satisfait.

— J'ai été enfant de troupe à son âge. J'ai vu comme vous faisiez avec lui. Il a de la chance. Moi, j'ai jamais eu personne pour m'apprendre à lire.

Victor ne répondit rien, méfiant. Il hésitait toujours à lui parler du mot trouvé sur le cadavre. Depuis qu'il travaillait au service de La Fayette, l'expérience lui avait appris que l'on ne pouvait pas toujours se fier aux apparences. Le vieux gendarme semblait fidèlement servir le roi et la nation, mais qui était-il vraiment ? Au fond, Dauterive n'en savait rien. Et il se demanda brusquement pourquoi il n'était toujours pas couché à cette heure.

Joseph dormait profondément dans la chambre qu'ils partageaient avec trois militaires, une pièce au sol de planches mal dégrossies, basse de plafond et qui sentait le suif et la sueur. Mais c'était toujours mieux que de passer la nuit aux écuries avec la troupe. On voyait dans le noir les sabres et les mousquets alignés, sentinelles de métal et de cuir aux reflets froids.

Victor remonta doucement les draps sur l'enfant, croyant un instant l'avoir réveillé, mais non, il marmottait en gigotant, sans paraître incommodé par les ronflements des militaires. Maintenant, on voyait à peine le bout de son nez retroussé dépassant du drap.

Oui, c'était un bon garçon. Ils avaient un peu les mêmes yeux bleu clair, naïfs et paraissant douter de tout. Pourtant, ils n'étaient pas du même sang, un monde les séparait. Le lieutenant était né Brunel, chevalier d'Hautville, il avait renoncé à la particule pour fuir son père et par amour des idées nouvelles (d'ailleurs on avait aboli les titres de noblesse en juin 1790) ; de son côté, le petit boiteux était né paysan en Mayenne, orphelin de mère, n'ayant jamais connu son père, pauvre et sans instruction. Victor l'avait recueilli un an plus tôt alors qu'il mourait de faim, à Paris. Le garçon était venu y chercher une tante qu'il n'avait jamais trouvée.

Depuis, Dauterive s'était juré de l'élever, de lui apprendre à lire et à écrire, et il s'accrochait à cette idée, lui faisant déchiffrer les lettres et les mots dans l'*Almanach*, l'abreuvant de longs récits sur les héros de la Rome antique. Parfois, il s'emportait contre lui, mais il se rengorgeait lorsque l'enfant épelait un mot sur une enseigne ou une devanture. Alors, Joseph paraissait aussi fier que lui.

À peine le lieutenant eut-il ôté ses bottes qu'un bruit sourd retentit dans la cour. Il papillota des yeux.

Un deuxième coup ébranla le portail, résonnant fort dans la nuit. Puis des cris d'hommes, nombreux.

*

Dauterive rassembla l'escorte devant l'auberge. Trente ou cinquante voix hurlaient derrière le portail, on voyait des pierres ou des immondices atterrir. Affolé, un cheval se mit à ruer dans sa stalle.

Les hommes de faction dans le village n'étaient pas revenus. Sans doute se cachaient-ils ou avaient-ils été tués. Le jeune homme commanda à la moitié des militaires d'occuper le rez-de-chaussée de l'auberge, avec ordre de tirer à vue sur quiconque forcerait le portail.

Puis il gagna le premier étage et la seule fenêtre qui donnait sur la rue. À la lueur de torches improvisées, une centaine d'individus s'étaient attroupés devant l'entrée du Grand-Monarque. Leurs cris prenaient aux tripes, lui rappelant ces émeutes populaires menées à Paris par des agitateurs patriotes, dont il avait été plusieurs fois le témoin.

Le gendarme sentit l'angoisse monter. Tout cela faisait partie d'un plan concerté : d'abord, cet homme retrouvé mort dans le bois, avec ce mot sur lui, et maintenant, cette émeute surgie de nulle part. Personne n'avait pu alerter ces hommes si ce n'étaient les voleurs eux-mêmes.

Si le trésor disparaissait, toute l'armée le saurait très vite, et bientôt tout le royaume. La Fayette en serait tenu pour responsable. À Paris, les tribuns du peuple monteraient l'affaire en épingle. La Fayette était un traître, il voulait perdre l'armée, affamer la troupe, et par conséquent perdre la guerre.

La plupart des mutins portaient l'habit d'uniforme de la Garde nationale, bleu à retroussis écarlates, certains en sabots, d'autres en chaussures et guêtres, coiffés

tantôt d'un bicorne, tantôt d'un foulard ou allant tête nue. Très peu étaient armés de fusils, mais beaucoup avaient des piques, des haches ou des gourdins. À la lueur dansante des flambeaux, ils allaient et venaient dans la rue, cherchaient une entrée dans l'auberge, insultaient les gendarmes postés à la fenêtre.

— Ouvrez-nous, sacredieu ! hurlait celui qui paraissait les mener.

C'était l'un des seuls à porter le baudrier d'un sabre en bandoulière. Dauterive distinguait à peine ses traits, un nez grossier souligné par une fine moustache. Les épaules larges, la voix tonitruante, il portait deux pistolets à sa ceinture et, malgré ses épaulettes, ressemblait plus à un forban qu'à un militaire.

— Bon, ça va comme ça. Vous deux, tirez-moi sur ces gens.

Un sergent de dragon venait d'arriver dans la pièce, désignant aux gendarmes les séditieux vingt pas plus bas, qui les insultaient et se moquaient d'eux : ils n'étaient que des bougres, des femmelettes, des couillons en habit bleu.

— Tirer sur qui ?

Un des gendarmes à la fenêtre était blême, la voix mouillée.

— Sur qui vous voudrez, peu importe. Dispersez-moi ces gueux.

Dauterive sentit la colère le gagner.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Je ne veux pas qu'on tire.

— Et moi, je veux pas me faire égorger par ces gueux. Tirez, c'est un ordre !

— Vous n'allez pas faire ça ! Faites des sommations au moins !

Le sous-officier avait une quarantaine d'années, le poitrail et les bras solides. Victor lui avait à peine parlé

pendant le trajet, mais il lui paraissait un brave militaire, ponctuel et calme. Et maintenant, il avait l'air d'un fou, capable de tout pour sauver sa peau. Hors de lui, il pointa le doigt sur le lieutenant :

— C'est pas un petit bougre de l'état-major qui va me dire quoi faire. C'est Vacquier, le chef de l'escorte. Pas vous ! Si vous avez trop peur, vous pouvez toujours foutre le camp. Je vais m'en charger, moi, de ces foutus gueux.

Pendant un instant, Victor crut même qu'il allait sauter sur lui. Dehors, on entendait des rires gras. L'un des émeutiers montrait ses fesses. Une motte de terre s'écrasa contre la vitre, dans un bruit sec.

— Feu, vous deux. C'est à cause de gens comme ça que tout va si mal.

— Je vous ordonn...

Les deux gendarmes avaient tiré presque en même temps, les détonations illuminant brutalement la rue et les bâtiments autour. Il y eut un flottement et un silence.

La plupart des émeutiers s'étaient dispersés. Seul un homme restait assis, stupide, les deux mains plaquées sur sa cuisse, dont un flot vermeil sortait à gros bouillons. Deux de ses compagnons le saisirent par le col mais il se débattit en leur disant que c'était fini et qu'il était mort. Puis il se laissa faire, tout pâle, et ils l'entraînèrent en laissant derrière eux une traînée scintillante.

La colère des insurgés se transformait en fureur. Dauterive avait déjà vécu cela l'été précédent, à Paris sur le Champ-de-Mars ; alors que les patriotes défilaient pour réclamer la déchéance de Louis XVI, après Varennes, des coups de feu avaient éclaté. Personne ne savait ni pourquoi ni comment ; on voyait juste les gens se coucher, cueillis par des balles. Puis ça avait été la

panique, les gardes nationaux avaient redoublé le feu, affolés, enivrés par le carnage.

— Sacré nom... Tirez encore une fois sur ces gens et je vous fais passer en cour martiale !

— Allez vous faire foutre !

Le plus déterminé des deux gendarmes déchirait déjà le papier d'une autre cartouche entre ses dents. Il la tassa dans le canon et visa de nouveau. Dauterive se jeta sur lui pour relever son arme.

— Ça suffit comme ça ! dit-il en se retournant vers le sergent, frémissant de rage. Encore un mot, et je vous fais... pendre, vous comprenez ?... Pendre ! Sortez d'ici, nom de Dieu !

Le sous-officier était écarlate, le visage déformé par la colère au point que ses lèvres tremblaient et qu'il ne trouvait plus ses mots. Il descendit lentement la main vers la poignée de son sabre. Devant l'auberge, les cris reprenaient déjà, comme des ululements.

— Le lieutenant a raison, sergent. Ça suffit comme ça.

Le vieux Constant venait de surgir dans la pièce, l'air très calme, mais le souffle court. On voyait battre ses veines aux tempes. Il désigna la fenêtre.

— Ils sont au moins deux cents par ici, peut-être tout un bataillon, et nous, on n'est même pas quinze. Autant les tenir à distance en attendant les renforts.

— C'est exactement ce que je fais !

— Sauf votre respect, ça marche pas très bien.

Le sergent avait reculé d'un pas. Dehors, les vociférations redoublaient.

— À mort ! À mort les officiers ! À mort les aristocrates ! À la lanterne !

— Nous en reparlerons, murmura le dragon.

Il recula d'un pas, puis sortit en claquant la porte.

Presque au même moment, les roues d'une charrette grincèrent sur le sol. Puis le portail, ébranlé par un choc, résonna profondément, tel un tambour. Les volontaires s'encourageaient en braillant. Ils reprirent leur élan, puis on entendit à nouveau le heurt violent de leur béliet improvisé.

Les hommes dans la pièce se regardèrent : une puissante odeur s'élevait maintenant dans la nuit. Une odeur d'incendie.